

Le maréchal de Vauban, un ancêtre de la géographie appliquée au Canada

Michel Phlipponneau

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020168ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020168ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Phlipponneau, M. (1959). Le maréchal de Vauban, un ancêtre de la géographie appliquée au Canada. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 95–101.
<https://doi.org/10.7202/020168ar>

LE MARÉCHAL DE VAUBAN UN ANCÊTRE DE LA GÉOGRAPHIE APPLIQUÉE AU CANADA

par

Michel PHILIPPONNEAU

professeur de géographie, Faculté des lettres, université de Rennes

La géographie moderne au Québec est née de père connu, comme en témoigne éloquentement cet ouvrage. Les géographes canadiens qui accordent aujourd'hui une grande attention aux applications pratiques de la géographie peuvent s'enorgueillir d'être les fils spirituels d'un lointain et illustre ancêtre : Jean-Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban, maréchal de France.

Le mérite de la découverte de cette filiation revient à Jean Gottmann qui, dans un article sur *Vauban et la géographie moderne* et dans un paragraphe de son rapport à la Commission de planification régionale de l'Union géographique internationale, a révélé aux géographes d'aujourd'hui qui s'intéressent aux applications de leur discipline que deux siècles et demi plus tôt, le maréchal de Vauban donnait déjà de très belles leçons de géographie appliquée.¹

Vauban mettait au service de l'action de remarquables qualités d'observateur. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui « construit » des frontières s'intéresse à la géographie : l'établissement d'une ligne de places fortifiées, la construction d'une route, le creusement d'un canal, l'assèchement de marais supposent une connaissance précise des éléments du relief, de la géologie, de l'hydrographie, des communications, du peuplement, des diverses activités économiques. La réussite de l'ingénieur est due pour une bonne part aux observations du géographe et Vauban était vraiment un géographe complet sachant aussi bien lire une carte qu'interpréter un paysage, des données statistiques et les réponses à un questionnaire. Jean Gottmann a montré combien le maître livre de Vauban, la *Dixme Royale*, avait inspiré la pensée et les méthodes d'Albert Demangeon.

Comme leurs collègues français, les géographes canadiens peuvent faire état de la filiation qui les lie au maréchal de Vauban, car celui-ci a consacré deux importants chapitres de ses *Oisivetés* à un programme de planification régionale, de mise en valeur du Canada. Les oisivetés du maréchal étaient fort laborieuses et deux gros volumes ont recueilli les notes que Vauban a laissées sur les sujets les plus divers allant de problèmes militaires aux questions d'économie rurale, de statistique, de politique et de religion.²

¹ GOTTMANN, J., *Vauban and modern geography*, dans *Geographical Review*, 1944, pp. 120-128.

Id., *L'aménagement de l'espace. Planification régionale et géographie*. Paris, A. Colin, 1952.

² VAUBAN, *Sa famille et ses écrits. Ses Oisivetés et sa Correspondance*, 2 vol. Paris, Berger-Levrault, 1910.

Cf. *Moyen de rétablir nos colonies de l'Amérique et de les accroître en peu de temps* (28 avril 1699), t. 1, pp. 413-440.

État raisonné des provisions plus nécessaires quand il s'agit de donner commencement à des colonies étrangères, t. 1, pp. 441-453.

Les deux notes de Vauban sur le Canada ne présentent pas seulement un intérêt historique et anecdotique, elles constituent sur le plan de la méthode un remarquable document pour les géographes canadiens qui s'orientent vers les recherches appliquées. On y trouve en effet les éléments caractéristiques de tout travail de planification régionale : une définition de l'objet de l'étude, un programme de recherches préparatoires du type *survey*, une analyse précise des moyens à mettre en œuvre pour atteindre l'objectif fixé, une prévision sur les résultats à attendre de la réalisation du programme. Un géographe qui devrait travailler sur un programme de planification régionale au Canada pourrait s'inspirer des méthodes du maréchal de Vauban.

I. DÉFINITION DES OBJECTIFS

Un travail de géographie appliquée se propose d'étudier les moyens permettant d'atteindre un certain objectif. Il faut d'abord définir celui-ci. Ainsi à l'heure actuelle, des recherches sur la mise en valeur d'un secteur non occupé du Nord canadien peuvent être entreprises pour des fins diverses : occupation d'ordre stratégique, utilisation pour l'exploitation minière, colonisation agricole. Vauban définit d'abord les objectifs de la colonisation du Canada.

Avec beaucoup de réalisme, Vauban énumère les raisons qui doivent inciter le roi à faire l'effort nécessaire pour assurer le succès de cette colonisation de peuplement. Il met en avant des arguments politiques et économiques auxquels le gouvernement devrait être plus sensible. « Si le Roi ne travaille pas vigoureusement à l'accroissement de ces colonies, à la première guerre qu'il aura avec les Anglais et Hollandais (qui s'y rendent de jour en jour plus puissants), nous les perdrons et pour lors nous n'y reviendrons jamais, et nous n'aurons plus en Amérique que la part qu'ils nous en voudront bien faire par le rachat de nos denrées, auxquelles ils mettront le prix qu'il leur plaira. »³

Après avoir étudié et défini les objectifs, c'est-à-dire la mise en valeur d'un immense pays par un petit noyau d'immigrants dont le croît naturel doit suffire à créer un nouveau grand royaume, Vauban analyse les moyens à mettre en œuvre pour atteindre ces objectifs.

II. LES ENQUÊTES GÉOGRAPHIQUES PRÉLIMINAIRES

Observant que « les Hollandais sont ceux des modernes qui (lui) paraissent s'y être le mieux pris et avoir observé le plus de règles dans l'établissement des colonies de raison », Vauban insiste sur l'intérêt d'enquêtes géographiques préliminaires analogues à celles employées par les Hollandais pour coloniser rationnellement les Indes occidentales.⁴

Il faut « faire reconnaître le pays un an ou deux à l'avance, tant celui qui est déjà habité que ceux qui ne le sont pas encore et qui sont les plus propres

³ *Ibid.*, p. 435.

⁴ *Ibid.*, p. 416.

à l'être ; et pour cet effet, y envoyer de bons ingénieurs avec des gens entendus et bien sensés, capables d'entrer dans l'esprit général qui doit animer de pareilles entreprises. »⁵ Et pour guider le choix des « situations nouvelles » Vauban met au point un programme d'étude qui serait toujours valable pour un travail contemporain de géographie appliquée.

Une analyse de la situation géographique d'ensemble constitue le point de départ : il convient « d'observer si le lieu qu'on veut choisir est à portée de quelques autres lieux habités qui nous appartiennent et que nous voulons peupler, et si les communications en seront faciles ». ⁶ La connaissance des éléments du relief est également fondamentale : « il faudra reconnaître si la terre est haute ou basse, sujette à s'inonder ou à des avalanches, ou plate et sans écoulement, sèche ou marécageuse, si les chemins sont faciles à faire, s'il y aura beaucoup de ponts à bâtir, des marais faciles à dessécher et s'il y a assez de pente pour cela. » ⁷ Il accorde une grande place à l'étude des éléments climatiques, particulièrement à l'exposition et plus encore à l'hydrographie et insiste longuement sur les usages multiples de l'eau, notamment « pour les moulins et toutes sortes d'usines ». ⁸

L'étude des sols retient également son attention. Il faudra examiner « la qualité du fonds, si gras ou maigre, si terre douce ou pierreuse, si sec, humide ou sableux, si le bon fonds a beaucoup d'épaisseur . . . la couleur de la terre, si elle est brune, noire ou rousse, si le sol est profond . . . » ⁹ L'observation de la végétation naturelle permet d'évaluer la qualité des terres. Aussi convient-il d'observer « la grandeur et l'épaisseur des bois, leur hauteur et la vivacité des écorces, si les arbres y croissent hauts et bien droits, pressés ou clairs . . . si les herbes sont grandes, douces, bonnes et épaisses car cela marque la fertilité ». La végétation naturelle renseigne aussi sur les possibilités des différents types d'élevage.

Mais l'économie de la colonie ne doit pas être exclusivement agricole. Vauban demande qu'on étudie les sources de matières premières minérales : « rechercher avec soin les carrières de pierre de taille et de moellons, faire expérience de la qualité de la pierre de taille, examiner si elle n'est point sujette à la gelée, la facilité du tirage et du transport, sa distance à la situation . . . les mines de fer et de charbon, de plomb et d'étain, de cuivre et d'argent, mais notamment de fer et de plomb comme celles qui sont les plus nécessaires. » ¹⁰ On pourra ainsi établir « des forges et fonderies avec des manufactures de fer et d'acier . . . des verreries, faïenceries et toutes espèces de poteries ». ¹¹

Il conviendra d'examiner aussi les possibilités de commercialiser le bois, les métaux, le charbon, les pelleteries, mais « étant bien entendu qu'il ne s'y faudra attacher qu'après que les colonies seront parfaitement établies, et jamais

⁵ *Ibid.*, p. 418.

⁶ *Ibid.*, p. 447.

⁷ *Ibid.*, p. 443.

⁸ *Ibid.*, p. 445.

⁹ *Ibid.*, p. 442.

¹⁰ *Ibid.*, p. 445.

¹¹ *Ibid.*, p. 432.

autrement, parce que rien ne nuit tant à leur accroissement que le commerce éloigné, notamment quand il est aventuré, à cause que quantité de gens y périssent ». ¹²

On retrouve là les préoccupations fondamentales de Vauban sur l'importance du peuplement. Cependant, il accorde le plus grand soin à l'étude géographique qui doit présider à l'établissement des centres urbains. Il faudra considérer « la facilité du commerce, en se mettant sur les bords, et encore mieux dans les fourches des rivières navigables qui ont leur décharge à la mer, les avantages de situation par rapport à la fortification... la commodité de quelques petites rivières ou ruisseaux assez forts pour faire tourner continuellement plusieurs roues de moulins à la fois ». ¹³

Une telle enquête géographique est donc en tous points comparable à celle d'un moderne *survey*. Un dernier trait montre bien les préoccupations géographiques du maréchal : « il sera bon de faire des cartes bien particularisées des lieux où on voudra s'établir et de les accompagner de mémoires bien détaillés qui expliquent nettement les propriétés du pays en général et des situations en particulier. » ¹⁴

III. UN TABLEAU GÉOGRAPHIQUE DU CANADA : LA VOIE MARITIME DU SAINT-LAURENT

Sans pouvoir faire lui-même une telle enquête et en s'appuyant uniquement sur des cartes et des documents, Vauban brosse un remarquable tableau de la géographie du Canada et de ses possibilités de développement. Au moment où le Canada ouvre les Grands Lacs à la grande navigation maritime, il nous paraît opportun de citer ce texte dont on appréciera la valeur prophétique.

« Le fleuve Saint-Laurent traverse tout le pays par sa plus grande longueur et les vaisseaux de 4, 5 à 600 tonneaux le peuvent remonter 140 lieues à compter depuis l'île d'Anticosti jusqu'à Québec ; les barques de 50 à 60 tonneaux le remontent ordinairement 60 lieues plus haut c'est-à-dire jusqu'à Montréal, et depuis Montréal jusqu'au fort de Frontenac, où il y a encore 60 lieues, il se rendra très navigable pour les plus grands bateaux plats, quand on voudra y apporter les soins nécessaires, comme de faire quelques sas dans les endroits les plus rapides, faire sauter les rochers qui peuvent nuire, avec la poudre, faire des tirages le long des bords et des ponts sur les petites rivières et ruisseaux qui se jettent dans le grand fleuve. Depuis le fort de Frontenac en amont, il y a cinq grands lacs de 2, 3 à 400 lieues de tour, qui peuvent tous se communiquer et qui bordent les meilleurs pays du monde. Ces lacs reçoivent la décharge d'une infinité de rivières qui s'y jettent parmi lesquelles il y en a plusieurs de navigables ; je ne doute pas même qu'il n'en puisse sortir quelque une qui se jette dans cet autre grand fleuve de Mississipi, ou qu'on ne puisse communiquer par le moyen de canaux et de sas à quelque une de ces rivières qui appro-

¹² *Ibid.*, p. 444.

¹³ *Ibid.*, p. 418.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 447-448.

chent le plus de nos lacs ; je ne vois rien de comparable dans le monde à cette propriété qui peut rendre communicables tous les commerces de ces grands et vastes pays avec des facilités aussi commodes que si elles étaient faites exprès : je sais bien qu'on alléguera les rapides et sauts qui se trouvent en plusieurs endroits, notamment celui de Niagara, qui est d'une hauteur prodigieuse, mais il n'y a rien là au-dessus de la correction des hommes, et un canal de 8 ou 10 lieues avec des sas en aplanira les difficultés et pourra faire une communication du lac de Frontenac à celui d'Érié pour des bâtiments de 60, 80, 100, 150 à 200 tonneaux qui sont ceux qui conviennent le mieux à ces petites mers d'eau douce ; la même chose peut se faire à tous les autres endroits où il s'en trouve, mais qui sont bien moindres que celui-là . . . »

IV. LES MOYENS

La tâche essentielle du géographe consiste à brosser un tableau exact des possibilités de mise en valeur d'une région, à choisir les localisations les meilleures pour les divers types d'activités. L'étude des moyens à employer sont du domaine de la technologie, de l'économie et les décisions du domaine de la politique. Nous n'indiquerons donc que de façon plus brève les moyens imaginés par Vauban pour assurer la mise en valeur du Canada.

Après avoir fait reconnaître par une enquête géographique les secteurs à coloniser, il propose d'y envoyer, pendant 30 années de suite, 5 à 6 bataillons à relever tous les 5 ans. Officiers et soldats seraient volontaires, de préférence mariés et accompagnés de leurs femmes qui toucheraient une demi-solde. Les officiers auraient soin de composer leurs compagnies de gens de différents métiers qui rendraient les plus grands services en reprenant au Canada leurs activités civiles. Au bout de 5 ans, officiers et soldats auraient la faculté de revenir en France ou de demeurer au Canada en se partageant les terres défrichées, les maisons bâties et en touchant encore leur solde pendant cinq autres années.

Vauban énumère avec un grand luxe de détails les corps de métiers qui devraient être représentés, les provisions et l'équipement indispensables pendant la difficile période d'installation. Les différentes phases de l'établissement sont analysées avec la même minutie : aménagement d'un camp fortifié, construction de maisons, de bâtiments à usage collectif, création de jardins à l'intérieur du camp puis défrichements à l'extérieur, construction de chemins, etc. . . .

Au bout de cinq ans, 1,200 à 1,500 arpents seraient mis en culture et partagés entre les familles qui auraient décidé de rester et constitueraient des *compagnies franches*. Le nouveau bataillon de relève continuerait les défrichements et l'installation des Services collectifs. Vauban estime que, au bout de 10 ans, au moment du départ du deuxième bataillon, « chaque ville (c'est ainsi qu'il faudra les appeler) sera plus qu'à demi bâtie » et que les colonies ainsi formées « seront en état de se soutenir elles-mêmes et de se perpétuer ». Il énumère aussi les règles de police et d'administration dont l'observation rigoureuse doit assurer la sécurité, l'harmonie, le développement matériel et humain des colonies.

V. LA PRÉVISION DES RÉSULTATS

S'il n'appartient pas au géographe de choisir les moyens à employer pour mettre en valeur une région (la décision est d'ordre politique), sa connaissance du milieu dans lequel ces moyens seront appliqués lui permet de faire des prévisions sur les résultats à attendre de l'opération.

Vauban donne une excellente illustration de cette partie très délicate du travail de planification régionale. Sur le plan de la localisation géographique il prévoit comment va s'effectuer réellement l'occupation du Canada. « Il faudrait étendre peu à peu les établissements le long des rivières navigables et de part et d'autre en remontant le grand fleuve Saint-Laurent jusqu'à ces grands lacs ou mers douces, dont il serait aussi très à propos d'occuper les bords et les lieux plus avantageux, à y faire des ports et prendre des postes, notamment sur les communications d'un lac à l'autre. »¹⁵

Ses prévisions démographiques sont d'une remarquable exactitude. En se basant sur le seul accroissement démographique naturel de la population qui serait installée au Canada par son système, Vauban arrive à prévoir à un million près la population actuelle du Canada. Avec l'arrivée des bataillons, « il est sûr qu'au lieu des 13 à 14,000 âmes qu'il y a présentement dans le Canada, trente ans après, c'est-à-dire vers l'an 1730, il y en pourrait avoir 100,000, que si nous supposons tout ce nombre là marié et le renouvellement des générations se faire de 30 ans en 30 ans, donnant seulement 4 enfants à chaque mariage, il se pourrait très bien sans miracle que 240 ans après, c'est-à-dire vers l'an 1970, il se trouverait plus de monde au Canada qu'il n'y en a jamais eu dans toutes les Gaules ». Vauban estime ce nombre à 25,600,000. En partant de l'hypothèse des 100,000 personnes mariées en 1730, ces 50,000 couples donneraient 200,000 personnes en 1761, et la progression demeurant constante, la population atteindrait 400,000 en 1790, 1,600,000 en 1850, 6,400,000 en 1910, 12,800,000 en 1940, 25,600,000 en 1970.¹⁶

On objectera sans doute que si le résultat final est remarquablement juste (la population canadienne s'élevait à 11,506,655 en 1941 et sera très proche de 25 millions en 1971) cela est dû seulement à un hasard, car le peuplement du Canada ne s'est pas fait selon un processus aussi simple que celui qui était imaginé par Vauban. L'immigration a été très faible pendant les trente années durant lesquelles Vauban proposait d'installer ses bataillons ; elle a été très forte au cours du XIX^e et durant certaines périodes du XX^e siècle. Vauban prévoyait d'ailleurs une certaine influence de ces « survenants » qui compenseraient « ceux qui meurent en jeunesse et sans avoir été mariés ». Mais il imaginait à tort une forte influence démographique des « nouveaux convertis et désauvagés » et n'avait pas prévu l'importance de l'émigration vers les États-Unis. Mais immigration et émigration se sont précisément compensées et en définitive l'augmentation de la population du Canada est liée essentiellement

¹⁵ *Ibid.*, p. 428.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43.

à l'accroissement démographique naturel dû à une forte natalité. C'est surtout vrai pour le groupe canadien-français qui descend tout entier des 13,000 colons installés au temps de Vauban sur les rives du Saint-Laurent.

Nous dépasserions le cadre d'une étude géographique en soulignant que si le plan de Vauban avait été appliqué, si le Canada avait compté 200,000 habitants en 1760, les destinées de l'Amérique du Nord auraient été bien différentes. Nous nous permettrons pourtant une remarque. Les Français ont mauvaise conscience lorsqu'on leur rappelle la boutade célèbre de Voltaire sur les « arpents de neige du Canada ». Ils connaissent mal les écrits de Vauban dont ils peuvent être plus fiers. Il leur reste à déplorer que le pouvoir politique se soit inspiré davantage des railleries d'un philosophe sans culture géographique que des études solides du vieux maréchal en qui l'on peut reconnaître le père de la géographie appliquée. La leçon ne doit pas être perdue. Deux siècles plus tard, pour le bien commun, le pouvoir politique peut utiliser le travail du géographe. La géographie, devenue science appliquée, peut rendre des services éminents pour l'aménagement rationnel du Canada.

